HISTOIRE

DE

LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES MUSULMANS.

TRADUITE DE LA CHRONIQUE D'IBN EL-KOUTHYA

تاريخ ابن القوطية

EXTRAIT N° 16 DE L'ANNÉE 1856

DU JOURNAL ASIATIQUE.

HISTOIRE

DE

LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES MUSULMANS,

TRADUITE DE LA CHRONIQUE D'IBN EL-KOUTHYA

تاريخ ابن القوطيّة

PAR M. A. CHERBONNEAU.

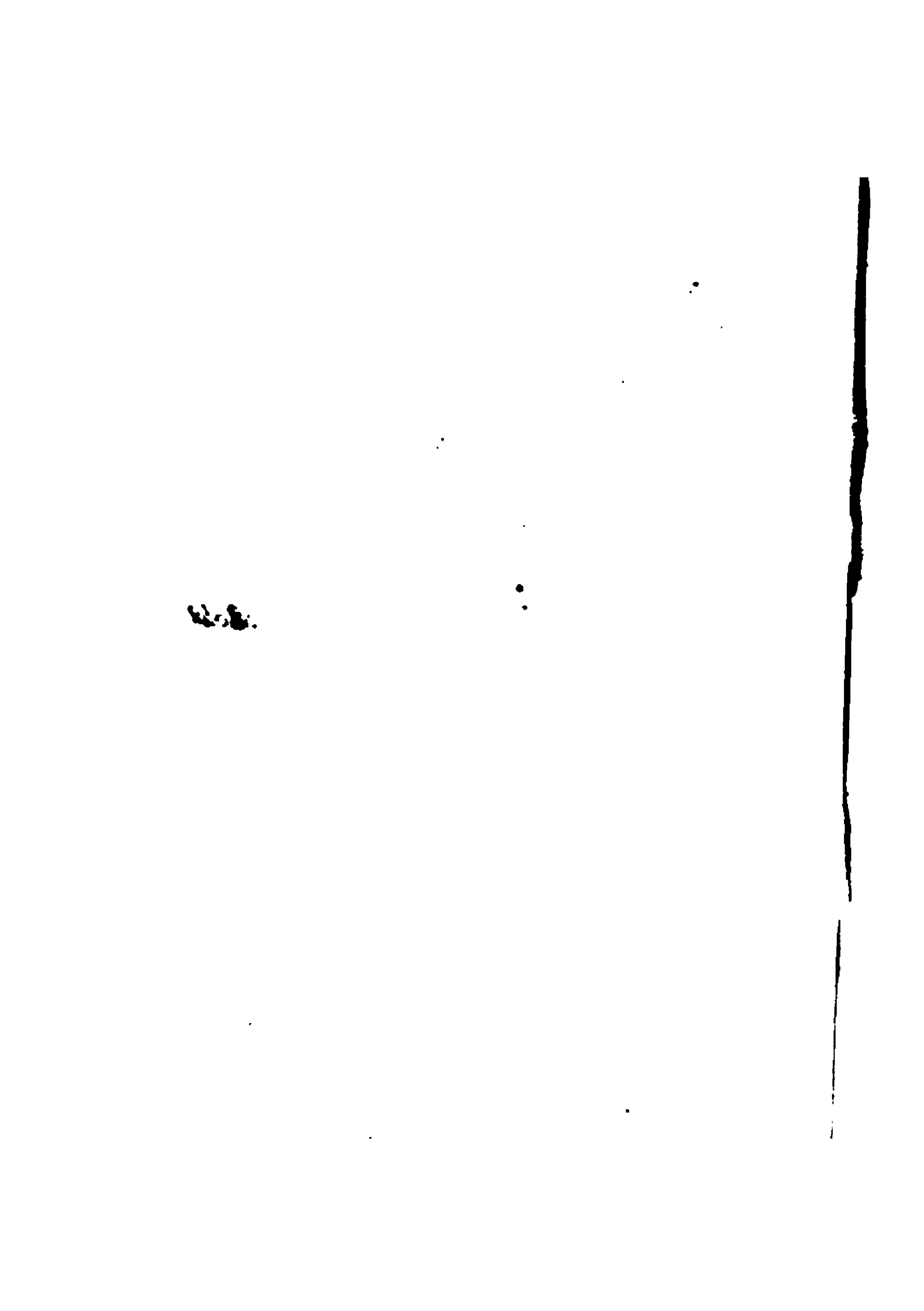
PROFESSEUR D'ARABE À CONSTANTINE.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVII.



HISTOIRE

DE

LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES MUSULMANS,

TRADUITE DE LA CHRONIQUE D'IBN EL-KOUTHYA

تاريخ ابن القوطية

AVANT-PROPOS.

La notice biographique que j'ai imprimée dans le Journal asiatique (avril-mai 1853) me dispense de parler longuement d'Abou-Becr Mohammed ben Omar ben Abd-el-Aziz ben Ibrahim ben Aïça ben Mozâhim, surnommé Ibn-el-Kouthya, parce qu'il descendait en ligne directe de la princesse chrétienne Sarah, petite-fille de Witiza, dernier roi des Goths. C'est de la chronique composée par lui qu'il m'appartient d'entretenir ici les lecteurs. Le *Fetouḥ el-Andalos lil-moslimin* est, pour ainsi dire, la substance des récits qu'il tenait de plusieurs cheikhs, tels que Mohammed ben Omar ben Lobaba, Mohammed ben Abd-el-Malek ben Aimân, Mohammed ben Saïd ben Mohammed el-Mouradi, et Mohammed le Sévillien, fils de Zakaria, fils de la Tangérienne. Il a eu le soin de citer l'autorité de ces docteurs avant d'entrer en matière. Au folio 3 et dans d'autres endroits, il mentionne scrupuleusement les sources auxquelles il a puisé. Nous lui devons, par exemple, la connaissance du *Tarikh el-Andalos* d'Abd-el-Malek ben el-Habib, et du poëme écrit sur le mètre *redjez* par Temâm ben al-Kama, vizir d'Abd-errahman Ier.

On ne peut pas dire que la Chronique d'Ibn-el-Kouthya

soit un livre comme ceux qui se font aujourd'hui pour l'enseignement de l'histoire, car il n'y a pas là de méthode bien arrêtée, bien distincte. Ce n'est pas non plus un registre sec et aride des événements, qui emprunte seulement sa valeur de l'exactitude des dates. Il semble, au contraire, que l'on ait sous les yeux une narration historique pleine de vie et de couleur, au milieu de laquelle hommes et faits se meuvent à l'envi, comme sur un théâtre préparé pour le plaisir de l'imagination. Peut-on trouver, en effet, même dans Tite-Live, un drame plus saisissant que le massacre des principaux habitants de Tolède, sous le règne d'El-Hakam (*Journ. asiat.* avril-mai 1853)? Y a-t-il chez les bons auteurs quelque chose de mieux traité que la scène d'Ardebast et des chefs arabes? Et l'entrée d'Abd-errahman en Espagne, n'est-ce pas une intrigue racontée avec autant de simplicité que de précision? Exempt de la monotonie dont la plupart des écrivains arabes n'ont pas su s'affranchir, doué en outre de cette clarté de diction qui manque à Ibn-Khaldoûn, le coryphée du monde musulman, Ibn-el-Kouthya unit avec bonheur le talent du conteur à la gravité de l'historien. On regrette cependant que son livre, si intéressant d'ailleurs, offre plutôt un ensemble varié d'érudition qu'une histoire raisonnée. On voudrait y trouver la philosophie des faits à côté de ce que j'appellerai le pittoresque. Le style d'Ibn-el-Kouthya est essentiellement arabe, et brille autant par la propriété des mots que par le laconisme de la phrase. Mais cette qualité littéraire ne contribue pas médiocrement à en rendre la traduction aussi difficile que la lecture en est attrayante.

Il existe une telle connexité entre l'histoire de l'Afrique et celle de l'Espagne sous la domination musulmane, que la nature de mes études m'oblige à les embrasser toutes les deux presque simultanément; c'est ce qui explique l'origine du présent mémoire, s'il est nécessaire toutefois de justifier la traduction d'un manuscrit original, d'un manuscrit que M. Reinaud a souvent mis à contribution pour son excellent ouvrage intitulé *Invasions des Sarrasins en France*.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES MUSULMANS.

TRADUCTION.

Le dernier des rois goths en Andalousie fut Witiza, غَيْطَشَة, qui laissa trois fils, nommés Almounz, Roumlouh et Ardebast. Comme ces enfants étaient encore en bas âge, leur mère prit la régence et gouverna en leur nom à Tolède. Cependant Rodrigue, لوذريق, qui était le caïd (général en chef) des armées du monarque défunt, abandonna les princes mineurs; puis, s'arrogeant l'autorité suprême, il entraîna dans son parti les hommes de guerre qui marchaient sous ses enseignes, et vint établir sa résidence à Cordoue.

Mais lorsque Thârik, fils de Ziad, entra en Andalousie, sous le règne de Walid, fils d'Abd-el-Malek, khalife de Damas, Rodrigue écrivit aux fils de Witiza, qui avaient déjà atteint l'âge de puberté et pouvaient monter à cheval, وقد ترعرعوا وركبوا الخيل. Il les priait de lui prêter assistance et de se joindre à lui contre l'ennemi commun. Ceux-ci, ayant rassemblé leurs milices éparses, s'avancèrent jusqu'à Secunda, شَقُنْدَة, où ils campèrent. Mais comme ils se méfiaient de Rodrigue, ils se gardaient d'entrer à Cordoue. Celui-ci alla au-devant d'eux, et ils marchèrent ensemble contre Thârik. A peine les deux armées en furent-elles venues aux mains, qu'Almounz se concerta avec ses deux frères pour trahir

Rodrigue. Pendant la nuit, ils envoyèrent prévenir Thârik, et lui apprirent que l'usurpateur n'était qu'un des valets et des chiens de leur père, انّما كان كلبا من كلاب ابيهم واتباعه. Ils lui demandaient une sauvegarde pour se rendre auprès de lui dans la matinée, et le suppliaient de les faire rentrer en possession des terres qui avaient appartenu à Witiza. Ces domaines, qui furent appelés plus tard *apanages des princes*, صفايا الملوك, comprenaient trois mille villages (1).

Dès que le jour eut commencé à poindre, les jeunes princes passèrent, avec la plus grande partie de leurs troupes, du côté du général arabe. Telle fut la cause de la conquête de l'Espagne par les musulmans.

Arrivés devant Thârik, les fils de Witiza lui dirent: « Es-tu l'émir ou seulement le lieutenant de l'émir? انت اميرٌ نفسك أم على راسك اميرٌ — » J'obéis à un chef, répondit celui-ci, et ce chef lui-même reconnaît l'autorité supérieure d'un souverain, بل على راسى اميرٌ وعلى الامير اميرٌ. » En même temps, il leur accorda l'autorisation de se rendre auprès de Mouça ben Nouçair. (Le texte offre une lacune de cinq ou six mots.) Les princes firent voile vers les côtes du pays berbère, munis d'une lettre où Thârik annonçait leur soumission, ainsi que le traité qu'ils avaient signé. Le gouverneur des provinces africaines les renvoya au khalife Walid, fils d'Abd-el-Malek, qui ratifia le traité signé par Thârik, et délivra en outre

à chacun d'eux un protocole (2) par lequel il était stipulé qu'ils garderaient une neutralité absolue : لا يقوموا الى داخل عليهم ولا الى خارج عنهم.

Après cette démarche, les princes goths retournèrent en Andalousie. Ils restèrent fidèles à leur parole jusqu'à la mort d'Almounz, qui laissait une fille, nommée Sara la Gothe, سارة القوطيّة, et deux fils en bas âge, Mathroubal et Oppas, المطروبَل وعبّاس, l'un à Séville, et l'autre en Galice, où il mourut. Leur oncle Ardebast, أرطُباس, s'empara de leurs apanages, qu'il réunit à ses propres domaines. Cet événement eut lieu au commencement du règne du khalife Hichâm, fils d'Abd-el-Malek. La princesse Sarah se créa une cour à Séville, où son père Almounz avait établi sa résidence. Celui-ci avait possédé mille villages dans la partie occidentale de l'Espagne, et Ardebast, qui demeurait à Cordoue, en comptait un nombre égal au centre du pays. C'est de lui que descend en ligne directe Abou Saïd le Comte, القومس (3). Plus tard, il entretint des intelligences avec Abd-errahmân, fils de Moawia, et les Syriens qui entrèrent dans la péninsule à la suite des Ommiades et des Arabes. Tel est du moins le récit que nous ont transmis les docteurs, et nous ne négligerons pas de le développer en temps et lieu.

Quant à Roumlouh, رملُه, qui tenait sous sa dépendance mille villages situés dans la partie orientale de l'Andalousie, il avait choisi Tolède pour sa capitale. Au nombre de ses descendants, on remarque

Hafs, fils d'El-Borkadi l'Étranger, بن البُرقادى العجم. Quoi qu'il en soit, la princesse Sarah s'embarqua avec ses jeunes frères pour la Syrie; elle descendit à Ascalon, poursuivit sa marche jusqu'à Damas, et vint se présenter à la porte du palais de Hichâm, fils d'Abd-el-Malek (que Dieu l'ait en sa sainte miséricorde!). De là elle lui adressa la nouvelle de son arrivée, ses réclamations au sujet du traité conclu par son père avec le khalife Walid, et ses plaintes contre la félonie de son oncle Ardebast, وتظلّمت من عمّها. Hichâm lui donna accès auprès de sa personne; c'est alors qu'elle vit pour la première fois Abd-errahmân, fils de Moawia, qui était encore enfant. Plus tard, ce dernier s'étant rappelé cette circonstance à Cordoue, lors de son règne, permit à la princesse de visiter son harem, à l'Alkaçar.

Pour revenir à la requête de Sarah, Hichâm écrivit en sa faveur à Handala, fils de Safouân-el-Kelby, gouverneur de l'Afrique septentrionale. Il lui recommandait de prendre des mesures pour l'exécution du traité signé par Walid, fils d'Abd-el-Malek (il y a dans le texte une lacune de trois ou quatre mots), et de charger de cette mission un de ses agents, Hossam, fils de Dhirân, c'est-à-dire Abou'l-Khattab el-Kelby (seconde lacune) . . . . Aïça fils de Mozâhim (4). Celui-ci partit avec la princesse pour l'Andalousie, et la fit rentrer en possession de ses domaines. C'est lui qui est le grand-père de la Gothe. Après avoir eu d'elle deux enfants, Ibrahim et Ishak, il mourut la même année qu'Abd-errahmân, fils de Moawia, mit

le pied sur le sol de la péninsule. Hamouih, fils de Molamis el-Mazadjí et Omaïr, fils de Saïd el-Lakhmi, prétendirent à la main de la veuve : mais le second l'emporta sur son rival, grâce à l'appui de Tsalaba, fils d'Obeïd el-Djozâmi. De ce nouveau mariage naquit Habib, fils d'Omaïr, qui fut la souche des Benou-Seïd, des Benou-Haddjadj, des Benou-Maslama et des Benou-Djourz, les plus distingués de ses descendants à Séville. En effet, les enfants qu'il eut de ses autres femmes eurent un rang moins élevé sous le rapport de la noblesse. Les faits qui précèdent se trouvent mentionnés, du moins en grande partie, dans le livre d'Abd-el-Malek, fils de Habib, sur la conquête de l'Espagne, ainsi que dans le poëme sur le mètre *redjez*, composé par Temâm, fils d'Al-Kama, vizir d'Abd-errahmân (premier).

La rencontre de Thârik, fils de Ziad, avec Rodrigue eut lieu sur les bords du Guadalété, وادى لكة (5), dans la province de Sidonia (6). Dieu ayant mis en fuite le général des Goths, celui-ci se couvrit de son armure, et disparut pour toujours sous les eaux (711 ou 712).

On dit que les rois goths possédaient un édifice dans lequel était un coffre renfermant les quatre Évangiles, sur lesquels ils prononçaient le serment d'investiture. Cette maison était en grande vénération : on ne l'ouvrait qu'à la mort du roi, pour y inscrire son nom. Or Rodrigue avait soulevé contre sa personne le mécontentement des chrétiens, d'abord en osant mettre la couronne de Witiza sur son

front, puis en ouvrant, malgré toute défense, le monument et le coffre. Il y avait trouvé des figures représentant des Arabes, avec l'arc en sautoir et le turban sur la tête. Au-dessous se lisait l'inscription suivante, وفي اسفل العيدان مكتوب : « Quand on ouvrira ce sanctuaire et qu'on en retirera les statues, l'Andalousie sera envahie et conquise par des hommes semblables à ceux qu'elles représentent (7). »

Thârik débarqua sur le sol de la Péninsule l'an 92 de l'hégire, au mois de ramadhan. Voici quelle fut la cause de son entrée : à cette époque, la ville de Tanger appartenait aux chrétiens (le texte porte deux lacunes dans cette phrase). Un négociant étranger, appelé Julien, s'y rendait fréquemment, pour acheter des faucons et des chevaux de race. Sa femme vint à mourir, et le laissa avec une fille d'une rare beauté. Rodrigue ayant donné à Julien une nouvelle mission pour la terre d'Afrique, celui-ci s'excusa, en disant que, depuis la mort de sa femme, il ne lui restait personne à qui il pût confier son enfant. Le roi offrit de l'admettre dans son palais (pour qu'elle y fût élevée comme les autres filles de distinction). Mais ses yeux étant tombés sur elle, فوقعت عين لوذريق عليها, il devint épris de ses charmes, et satisfit sa passion. Aussitôt que Julien revit sa fille, elle lui apprit son déshonneur. Lui, *cacha son ressentiment dans le fond de son cœur*, et dit à Rodrigue : « J'ai laissé là-bas des chevaux et des faucons d'une qualité incomparable ». Le roi lui remit des sommes considérables pour cette nouvelle

acquisition, et l'autorisa à traverser la mer. C'est alors que Julien se rendit auprès de Thârik, fils de Ziad, et lui suggéra l'idée de conquérir l'Andalousie, فرغبه في الاندلس, en lui dépeignant ses richesses, la faiblesse et la lâcheté de ses habitants.

Thârik écrivit à Mouça, fils de Noçaïr, pour l'instruire de son projet. Celui-ci lui ayant ordonné de faire une descente dans le pays, il obéit, et s'embarqua avec une armée. Mais à peine était-il en mer, qu'il vit en songe le Prophète (que Dieu lui accorde le salut!) entouré des Mohadjériens et des Ansariens. Ils avaient tous l'épée en main et l'arc en sautoir. Mahomet passait devant lui et disait : « Marche à ton but! تقدّم لشانك ». Cette vision se renouvela jusqu'à ce que Tharik eût mis le pied sur la terre d'Andalousie (8). L'armée accueillit cet heureux augure avec un véritable enthousiasme. Thârik débarqua sur les côtes de la province d'Algésiras, et la première ville dont il s'empara fut Carthagène. Il ordonna à ses soldats de couper en morceaux une partie des prisonniers et de faire bouillir leurs chairs dans des chaudières; puis il mit en liberté les autres captifs, qui, épouvantés d'un spectacle si horrible, allèrent répandre l'alarme dans toute la contrée. Il poursuivit sa route dans l'intérieur des terres, et lorsqu'il rencontra Rodrigue, eut lieu la bataille dont nous avons parlé plus haut.

Le vainqueur marcha successivement vers Ecija, Cordoue, Tolède et le col appelé depuis *Feddj-Thâ-*

rik. De là il entra dans la Galice, et traversa cette province jusqu'à Astorga.

Dès que Mouça, fils de Noçaïr, eut appris les brillants et rapides succès de son lieutenant, il en conçut une profonde jalousie, et prit la mer avec un armement considérable. (Le texte porte ici une lacune de quatre ou cinq mots.) Lorsqu'il fut en vue de la Péninsule, au lieu d'opérer sa descente au même endroit que Thârik, fils de Ziad, il choisit pour débarquer le point du littoral connu sous le nom de *Port de Mouça*, مرسى موسى; puis, dédaignant la voie que lui avait tracée son devancier, il débuta par la prise de Sidonia, شذونة, non loin de la mer. Son entrée dans les murs de Séville eut lieu un an après celle de Thârik. Une fois maître de cette ville importante, il marcha sur Alicante, لقنت, vers l'endroit qu'on appelle *le Col de Mouça*, فج موسى; mais auparavant il avait pénétré dans les murs de Mérida, ماردة (9), dont les habitants, s'il faut en croire un de nos savants historiens, lui ouvrirent leurs portes sans résistance. En quittant le défilé, auquel il a laissé son nom, Mouça se porta vers le nord, entra dans la province de Galice, et la traversa d'un bout à l'autre.

Tandis qu'il rejoignait Thârik à Astorga, استرقة, un émissaire du khalife El-Walid ben Abd-el-Malek vint leur apporter l'ordre de quitter l'Andalousie. Le prince des Croyants avait eu connaissance de leurs dissentiments (et de peur de compromettre la

conquête, il les rappelait en Orient). Ils obéirent tous deux; mais, avant de s'embarquer, Mouça fortifia militairement les places importantes, et laissa le gouvernement général à son fils Abd-el-Aziz, auquel il assigna Séville comme centre de l'autorité supérieure. Cependant il lui adjoignit Habib ben Abi Okba ben Nâfè el-Fihry. Après le départ de son père, Abd-el-Aziz se mit en devoir de compléter la conquête de l'Andalousie.

Toutefois Mouça, fils de Noçaïr, emmenait dans son cortége quatre cents fils de chefs goths, parés de couronnes et de ceintures d'or. Au moment où il approchait de Damas, le khalife sentit les premières atteintes de la maladie qui devait bientôt l'emporter dans la tombe. Alors Soleïman lui envoya un avis conçu en ces termes : « Arrête-toi en chemin, afin que ton entrée dans la capitale se fasse pendant mon règne, car mon frère est à l'article de la mort. » Doué d'un caractère énergique, et pénétré, avant tout, d'une profonde reconnaissance envers son maître, Mouça répondit à l'émissaire : « Par Dieu! mon devoir me commande de continuer ma route. Si le destin veut que mon bienfaiteur expire avant mon arrivée, que son décret s'accomplisse! » En effet, il entra à Damas avant la mort d'El-Walid.

Aussitôt que Soleïmân fut monté sur le trône, il persécuta Mouça, fils de Noçaïr, le jeta dans les fers, et l condamna à payer une amende considérable; ensuite il envoya en Espagne cinq Arabes de distinction, من وجوه العرب, avec ordre de tuer le fils de

Mouça, Abd-el-Aziz. Au nombre de ces personnages étaient Habib, fils d'Abou-Obeïda, le Fihry, et Ziad, fils de Nabéga, de la tribu de Temim. Ils se transportèrent auprès du fils de Mouça (lacune de deux ou trois mots dans le texte). Le lendemain de leur arrivée, le wali se rendit à la mosquée pour la prière du matin. Tandis qu'il se tenait debout dans le mihrâb et récitait la sourate d'introduction, الفاتحة, et la sourate de l'événement, الواقعة, les assistants levèrent tout d'un coup leurs cimeterres et abattirent sa tête, qui fut envoyée au prince des Croyants. Ce meurtre fut commis dans la mosquée de Robina, رُبينة, qui domine la plaine de Séville. D'ailleurs les musulmans étaient mécontents du mariage d'Abd-el-Aziz avec une femme de la nation des Goths, nommée Oumm-Aâsim, ام عاصم (10); ils ne lui pardonnaient pas de s'être logé avec elle dans l'église de Robina (11), sur le parvis de laquelle il avait fait bâtir cette mosquée qui devint le théâtre de sa fin tragique. Il n'y a pas bien longtemps qu'on y voyait encore les traces de son sang.

Dès que la tête de la victime eut été apportée au khalife, il manda son père et la lui fit présenter sur un plateau. « Par Dieu! s'écria celui-ci, tu l'as assassiné pendant qu'il observait le jeûne et faisait la prière en bon musulman. Soleïmân, pendant son règne, ne subira pas d'autre sort que celui qu'il a fait subir à Mouça. » Le meurtre d'Abd-el-Aziz eut lieu à la fin de l'année 98 (de J. C. 716).

Pendant plusieurs années l'Andalousie musulmane

resta sans unité et sans wali. Seulement les Berbères prirent le parti d'élever au commandement Ayyoub, fils de Habib le Lakhmy, neveu de Mouça, en considération de ce que sa mère était une sœur de l'illustre général. Il existe encore des descendants d'Ayyoub aux environs de Binna, بنّة, dans la province de Ryia, ريّة.

Soleïmân, fils d'Abd-el-Malek, préposa au gouvernement de l'Ifrikia et des provinces du Magreb les plus reculées Abd-Allah, fils de Yezid et client de Kaïs, en remplacement de Mouça, qu'il avait sacrifié à son ressentiment.

De son côté, Abd-Allah délégua pour le commandement de l'Espagne Al-Horr, fils d'Abd-errahmân le Thakéfi. A cette époque, en effet, la Péninsule était sous la dépendance du vice-roi d'Ifrikia, lequel avait droit de nommer un wali de son choix. Al-Horr conserva son poste jusqu'à l'avénement d'Omar, fils d'Abd-el-Aziz, qui désigna pour le gouvernement de la Péninsule Al-Sameḥ, fils de Malek le Khaulani, en même temps qu'il confia la vice-royauté de l'Afrique à Ismaïl ben Abd-Allah, seigneur des Beni-Makhzoum.

Omar, fils d'Abd-el-Aziz, avait recommandé au nouveau wali d'Andalousie de ne pas disséminer sur le territoire conquis les colons musulmans qui y étaient entrés. En effet, la haute sollicitude dont il était animé pour ses sujets lui faisait appréhender qu'ils ne tombassent au pouvoir des chrétiens. Al-Sameḥ lui adressa un rapport statistique dans lequel

il lui décrivait les forces des musulmans, le nombre des villes qu'ils occupaient militairement, ainsi que la position avantageuse de leurs citadelles. Presque à la même époque, le khalife fit partir son affranchi Djaber, avec mission de prélever en Espagne l'impôt royal, qui consistait dans la cinquième partie des dépouilles لتخميس الاندلس. L'envoyé se fixa à Cordoue (lacune de trois ou quatre mots dans le texte), *et habita une maison située entre* le cimetière et l'oratoire, dans le faubourg. Lorsque la nouvelle de la mort d'Omar arriva en Occident, il abandonna la levée du quint.

C'est à Al-Sameḥ qu'on doit la construction du pont de Cordoue, jeté sur le Guadalquivir, en face du Khezzân, الخزان.

Yezid, fils d'Abd-el-Malek, étant devenu khalife, nomma Bichr, fils de Safouân, gouverneur de l'Ifrikïa, celui-ci chargea Anbaça, fils de Sohaïm le Kelby, du commandement de l'Andalousie, qui eut successivement pour maitres Yahia, fils de Salama le Kelby, Otmân, fils d'Abou Tiça le Khota'mi, الخثعمي; Hodaïfa, fils d'El-Hawwas le Kaïci; El-Haïtam, fils d'Abd-el-Kafi; Abd-errahmân, fils d'Abd-Allah le Gafiki, et Abd-el-Malek, fils de Katan le Fihri. Les descendants d'Abd-errahmân, fils d'Abd-Allah, sont fondés à croire que leur ancêtre dut son investiture au khalife Yezid, et non au gouverneur de l'Ifrikia : ils possèdent un diplôme, ظهير, qui atteste le fait. Leur résidence est une localité dite *la Mernâna des Gha*

fiki, مرابطة الفلفقيين, sur le grand plateau qui domine Séville.

A Yezid succéda Hichâm, fils d'Abd-el-Malek, qui donna l'administration de l'Ifrikia à Obeïd-Allah, fils d'El-Habhab, seigneur des Benou Saloul ben Kaïs. De son côté Obeïd-Allah nomma au waliat de l'Andalousie Okba, fils d'El-Haddjadj le Saloulien, en l'année 110 (de J. C. 728), et conserva son poste jusqu'à l'époque où les Berbères se révoltèrent à Tanger contre son autorité (12). A l'instigation de Meïçara, surnommé l'Ignoble, que l'on avait vu vendant de l'eau sur le marché de Kaïrouân, ceux-ci massacrèrent Omar, fils d'Abd-Allah le Mourâdi, qui avait été mis à la tête de leur ville par le gouverneur général. Dès que la nouvelle de l'insurrection des Berbères à Tanger se fut répandue en Espagne, les populations se soulevèrent contre leur wali Okba, fils d'El-Haddjâdj, et le déposèrent. Abd-el-Malek, fils de Katan le Fihrien, qui était l'auteur de ce mouvement, s'empara du pouvoir, mais sans s'affranchir cependant de toute dépendance, ni retrancher de la khotba le nom du khalife de Damas. L'Andalousie reconnut son autorité.

Hichâm ayant appris la défaite de son armée dans le Magreb, accusa de ce revers l'incapacité d'Ibn-el-Habhab, et lui ôta le gouvernement de l'Ifrikia, pour le confier à Koltoum ben Ayâd le Kaïci, qui fut chargé en même temps d'aller châtier et exterminer les populations berbères. Conformément aux ordres du khalife, Koltoum devait, en cas de mort,

être remplacé par son neveu Baldj, fils de Bichr l'Ambarien; et celui-ci aurait pour successeur Tsalaba, fils de Selama l'Amelien, s'il périssait sur le champ de bataille.

Koltoum, en prenant possession du gouvernement, comptait une armée de trente mille hommes, dont dix mille appartenaient aux Ommiades et vingt mille aux Arabes Scénites (lacune de trois mots dans le texte). Ces derniers prévoyaient déjà l'extermination de la famille Ommiade et la souveraineté prochaine des Abbassides, dont la puissance ne s'étendait cependant pas au delà du Zab, الزاب. Dans leur ignorance ils s'imaginaient que le Zab dépendait de l'Égypte, tandis qu'en réalité il faisait partie de ce qu'on appelait l'Ifrikia. Ainsi nous pouvons établir que l'autorité de la famille d'Abbas ne dépassait pas Tobna (13) ni le territoire environnant.

L'énergie de Koltoum dans son administration ne réussit point à empêcher les Berbères de renouveler les hostilités et de se jeter en foule sous les drapeaux de Homaïd le Zénatien et de Meïçara l'Ignoble, dont nous avons parlé plus haut. Les deux armées se rencontrèrent dans un endroit appelé Nafdoura نفدورة. Après une bataille sanglante, Koltoum fut mis en fuite avec dix mille hommes de ses troupes. Un autre corps de dix mille soldats se retira en Ifrikia, où il resta incorporé à l'armée syrienne jusqu'à l'époque où Yezid, fils de Hatim, fils d'El-Mohalleb, reçut du khalife El-Mansour le titre de vice-roi de l'Afrique septentrionale. Celui-ci les assimila politiquement

au peuple conquis, القوهم بالرعية, et se composa une milice des Arabes qu'il avait ramenés du Khoraçân, institution qui subsiste encore de nos jours.

D'un autre côté, Baldj, fils de Bichr, battit en retraite et vint s'établir à Tanger, qualifiée alors du nom de la Verte, الخضرا, avec une division forte de dix mille hommes, parmi lesquels on comptait deux mille affranchis et huit mille Arabes. Les Berbères l'y assiégèrent et lui livrèrent un combat acharné. Dans cette circonstance critique, Baldj fit connaître à Abd-el-Malek, fils de Kaṭan, sa mauvaise fortune, ainsi que l'échec éprouvé par son oncle Koltoum, fils d'Ayâd, en lui demandant des vaisseaux pour recommencer la guerre. Le wali de l'Andalousie consulta les cheikhs de son conseil sur la conduite qu'il devait tenir. Ils lui répondirent : « Si ce Syrien met le pied dans les états que tu régis, il te dépossédera, إن دخل عليك هذا الشامي عزلك ». Reconnaissant la sagesse de ces avis, Abd-el-Malek répondit par un refus. Mais le désespoir inspira Baldj, fils de Bichr. Il fit construire de grandes barques, prit des vaisseaux marchands, et composa un équipage de ses soldats les plus dévoués. La flotte devait aborder à Algesiras, où l'on pillerait l'arsenal, دار الصناعة. Le coup de main réussit : les armes et les munitions de guerre furent enlevées; les bâtiments mouillés dans le port devinrent la proie du vainqueur. C'est avec ce renfort que Baldj entra en Espagne.

A cette nouvelle, le Fihrien se mit promptement

en marche et atteignit son adversaire aux environs d'Algesiras. Le combat fut acharné. Mis en déroute une première fois, le wali revint à la charge ; mais il fut battu en dix-huit rencontres depuis Algesiras jusqu'à Cordoue, et finit par tomber prisonnier entre les mains de Baldj, qui, après l'avoir fait mettre en croix à la tête du pont, sur l'emplacement de la mosquée, entra triomphalement dans la capitale.

Abd-errahmân, fils d'Okba le Lakhmi, gouvernait alors Narbonne, اربونة (١٤), au nom d'Abd-el-Malek, fils de Katan. Dès qu'il apprit sa fin malheureuse, il résolut de le venger, et se transporta à la frontière. Une foule d'Arabes et de Berbères de l'Andalousie accoururent à l'envi pour l'y rejoindre. Baldj sortit de Cordoue à la tête de dix mille hommes, tant Syriens que partisans des Ommiades. Abd-errahmân avait avec lui une armée de quarante mille hommes. La bataille se donna dans un village (lacune) *appelé* Akoub Borṭoura, de la province de Waba, وابه. A la chute du jour, on vit sur le lieu de l'engagement dix mille cadavres laissés par les compagnons d'Ibn-Okba, tandis que les soldats de Baldj n'avaient perdu que mille des leurs. Dans la chaleur du combat, Abd-errahmân, fils d'Okba, qui était un des plus habiles archers, s'écria : « Je vise leur Baldj, أرمى بلجهم ! » En même temps, il le chercha des yeux, l'ajusta et lui décocha une flèche qui, après avoir effleuré une de ses manches, lui traversa le corps. « Le voilà touché, leur Baldj ! » cria-t-il de nouveau.

Ainsi fut terminée la guerre, et Baldj expira le lendemain, laissant à Tsalaba, fils de Selâma l'Amelien, le gouvernement de Cordoue, avec le commandement des troupes syriennes et des troupes ommiades. Quant à Abd-errahmân, fils d'Okba, il remonta vers la frontière. Mais les deux partis étaient plus animés que jamais. Les Arabes et les Berbères qui avaient soutenu la cause d'Abd-el-Malek, fils de Kaṭan le Fihrien, disaient aux Syriens : « Notre pays n'est pas trop vaste pour nous, retirez-vous ! » Alors la guerre recommença sur les hauteurs qui s'étendent devant la ville de Cordoue.

En apprenant la défaite de Koltoum, les désordres de l'Afrique et ceux de la Péninsule, *qui en étaient la conséquence*, Hichâm, fils d'Abd-el-Malek, consulta, sur les mesures qu'il devait prendre en pareille circonstance, son frère El-Abbas, fils de Walid, auquel il avait assigné dans le conseil d'État la place de son frère Maslama. Celui-ci lui répondit : « Prince des Croyants, il faut suivre jusqu'à la fin la même politique qu'au début, ليس يصلح آخر هذا الامر الا بما صلح به أوّله. Dirige ton attention vers ces populations kahṭaniennes, et tâche d'employer la modération. » L'avis plut au khalife. Sur ces entrefaites, arriva de l'Ifrikia une pièce de vers que lui adressait Abou'l-Khaṭṭar, membre de la tribu des Benou-Kelb. Elle était ainsi conçue :

أفاتم بني مروان قيسا دماءنا
وفي الله ان لم تنصفوا حكم عدل

كأنكمُ لم تشهدوا مرج راهطٍ
ولم تعلموا من كان ثَمَّ له الفضلُ
وقيناكمُ حرَّ الوغى بصدورنا
وليست لكم خيل تُعَدُّ ولا رجلُ
فلمّا رأيتم واقد الحرب قد خبا
طاب لكمُ منها المشارب والأكل
تغافلتم عنّا كأن لم يكن لنا
بلاءٌ وأنتمُ ما علمتُ لها فِعْلُ
فلا تجزعوا إن عضّت الحرب مرّةً
وزلّت عن المرقاة بالقدم النعل
......حبل الوصل وانقطع القوى
الا ربما يلوى فينقطع الحبل

Enfants de Merouân, vous avez disposé largement de notre sang; et si vous ne payez pas votre dette avec équité, Dieu saura nous faire justice.

On dirait que vous n'étiez pas à Merdj-Rahiṭ, et que vous ignorez qui a déployé la plus grande valeur dans cette journée mémorable.

C'est nous qui vous avons préservés avec nos poitrines de la fureur de l'ennemi, sans que vous ayez eu en bataille d'autres soldats que les nôtres.

Lorsque vous avez vu s'éteindre l'incendie de la guerre, et que la victoire vous a assuré les jouissances de la bonne chère,

Vous nous avez laissés de côté. Et vous oubliez aujourd'hui

que nous sommes dans une position critique, comme si vous ne saviez pas que la fortune a de bons et de mauvais jours.

Prenez garde! Si la guerre a une fois mordu, et si l'échelle manque sous les pieds,

Le lien de l'amitié peut se briser, et les forces s'épuiser. Tant la corde est tordue qu'à la fin elle se rompt!

Dès que le khalife eut reçu cette poésie, il nomma au gouvernement de l'Ifrikia Handhala, fils de Safouân, de la tribu de Kelb, et lui ordonna de confier le waliat de l'Andalousie à son compatriote Abou'l-Khaṭṭar. Celui-ci, muni du sceau de Handhala, partit à la tête de trente mille hommes. Ce fut la seconde levée de Syriens. A peine fut-il débarqué à Ouâdi Chaouch, وادى شوش, qu'il proclama son autorité en faisant déployer les drapeaux au bout des fers de lance; puis il s'avança dans l'intérieur du pays.

Cependant la guerre était en pleine activité entre les Syriens et les Ommiades, d'un côté, et de l'autre, les Arabes des villes, alliés aux Berbères. Lorsqu'Abou'l-Khaṭṭar fut aux environs de Fedj-el-Maïda, فج المائدة, les deux partis mirent bas les armes à la vue de son étendard, et vinrent avec empressement lui rendre hommage. « Êtes-vous disposés à l'obéissance et à la soumission? » leur demanda-t-il. Tous répondirent: « Nous y sommes disposés ». En même temps, il montra son mandat, en disant: « Voici le diplôme d'investiture que m'a donné mon compatriote Handhala, fils de Safouân, au nom du commandeur des Croyants. » — « Nous te jurons obéissance et fidélité, s'écrièrent les Berbères et les Arabes des villes; mais

nous ne pouvons plus supporter au milieu de nous ces hordes syriennes. Il faut qu'elles sortent de notre territoire. » Abou'l-Khaṭṭar leur dit : « Je vais d'abord entrer dans les murs de Cordoue, j'y prendrai du repos, puis j'accomplirai vos vœux. J'ai trouvé le moyen de satisfaire à toutes les exigences, s'il plaît à Dieu. »

En effet, il fit son entrée dans la capitale, et forma une escorte pour conduire hors du territoire de l'Andalousie Tsalaba, fils de Selama l'Amelien ; Ouffas, fils d'Abd-el-Aziz le Kinanien, et Otmân, fils d'Abou-Tiça le Khoṭanien. En les quittant, il leur dit : « Nous avons pris cette mesure parce qu'il est bien prouvé au Chef des Croyants, ainsi qu'à son lieutenant Handḥala, que c'est vous qui êtes la cause des malheurs qui déchirent ce pays. » Les proscrits se réfugièrent à Tanger.

Après ce coup d'état nécessaire, l'émir songea à cantonner les Syriens dans les différentes contrées de l'Espagne, et surtout à les éloigner de Cordoue, parce que la population de la métropole ne pouvait plus les supporter. Ainsi les gens de Damas furent établis à Elvira ; ceux d'Orden, à Ryia ; ceux de la Palestine, près de Sidonia ; les colons d'Émèse, aux environs de Séville ; ceux de Kinnasrin, à Jaen. Quant aux Égyptiens, ils furent dispersés, les uns sur le territoire de Béja, les autres sur la terre de Todmir. L'émir leur assigna comme moyen d'existence le tiers du produit des terres cultivées par les chrétiens soumis à la domination musulmane,

tandis qu'il octroya aux Arabes des villes, ainsi qu'aux Berbères, la propriété intacte des terres conquises qu'ils avaient reçues en partage. La partialité d'Abou'l-Khaṭṭar pour ses compatriotes ne manqua pas d'exciter le mécontentement des tribus nomades du désert, qui étaient cantonnées en Andalousie, sous le nom collectif de Modharites. Elles levèrent ouvertement l'étendard de la révolte, et marchèrent sur Cordoue, où elles espéraient le surprendre; mais, averti à temps, l'émir sortit à la tête de ses partisans et leur présenta la bataille à Sidonia. Le chef des rebelles était Es-Ṣomaïl, fils de Hatim le Kelabien. Abou'l-Khaṭṭar fut battu; son armée fut dispersée, et lui-même se réfugia dans un moulin, en attendant du secours. On parvint cependant à l'y découvrir et à le retirer de dessous la meule; puis on le conduisit devant le Kelabien, qui ordonna sa mort de sang-froid.

Les vainqueurs s'étant ralliés à Youçouf, fils d'Abd-errâhman, fils de Habib, fils d'Abou-Obeïda, fils d'Okba, fils de Nâfê le Fihrien, lui offrirent les rênes du gouvernement, *afin de mettre un terme aux désordres de l'anarchie*. Son règne dura plusieurs années. Devenu son vizir, Es-Ṣomaïl prit en main l'administration des affaires; mais il ne tarda pas à irriter les Kaḥṭaniens par les avanies dont il les accablait. Le seul soulagement aux maux que ces derniers éprouvèrent, fut l'arrivée de Bedr, affranchi d'Abd-errahmân, fils de Moawia. Voici le fait : Bedr vint en Espagne avec une lettre de son maître, qui se tenait caché sur le territoire berbère, chez les Benou-

Wansous ou Wanasous, بنو وانسوس, tributaires d'Abd-el-Aziz, fils de Merouân. Aussitôt les mécontents le conduisirent au village de Touch, طوش, et le présentèrent à Abou Otmân, qui était alors le doyen des affranchis et le plus considéré. Celui-ci reçut Bedr dans sa demeure, et envoya chercher son parent Abd-Allah, fils de Khâlid, auquel il communiqua l'objet de la mission de son hôte.

Pendant que ces choses se passaient, Youçouf le Fihrien se préparait à faire une razia sur les terres des infidèles. Les deux chefs dirent à Bedr : « Attends que la campagne soit terminée, afin de rattacher à ta cause nos compagnons d'armes. » Il n'est pas inutile de savoir que Youçouf appelait les affranchis des Ommiades ses affranchis, et leur accordait une préférence marquée. C'est pourquoi il les avait emmenés tous deux dans son expédition. Ceux-ci, tant que dura la guerre, firent des ouvertures à Abou'ṣ-Ṣebaḥ le Yaḥṣobien, cheikh des tribus du Yémen, lequel résidait dans le bourg de Moura, بمورة, dépendant du district de Séville, partie occidentale de l'Espagne, ainsi qu'à plusieurs seigneurs arabes, parmi lesquels ils ne trouvèrent que quelques adhérents. A leur retour, ils chargèrent Abou-Abda-Hassan, fils de Malek, de s'insinuer dans l'esprit d'Abou'ṣ-Ṣebaḥ, auprès duquel il demeurait à Séville, en lui rappelant les bienfaits qu'il avait reçus de Hichâm, fils d'Abd-el-Malek. Sensible à la voix de la reconnaissance, Abou'ṣ-Ṣebaḥ ne se laissa pas longtemps prier.

Après ces démarches préliminaires, les conjurés communiquèrent leur plan à Alkama, fils de Riats le Lakhmien; à Abou-Alaka le Djodamien, ancêtre du vaillant Fahil de Sidonia; à Ziad, fils d'Amrou le Djodamien, qui fut la tige des Benou-Ziad fixés sur le territoire de Sidonia. Ces trois personnages, qui étaient à la tête des Syriens établis dans la contrée, entrèrent sans délai dans leurs vues. Des propositions furent faites successivement aux Kaḥṭaniens d'Elvira et de Jaen, tels que l'ancêtre des Benou-Aḏkha chez les Djodamiens et l'ancêtre de Hassan. On chercha aussi à entraîner les Benou-Omar, descendants de Ghassân, qui occupaient Guadix, وادى اهى. Meïçara et Kaḥṭaba, qui campaient (je lis العمابين) sur le territoire de Jaen; enfin, Hossein, fils de Dadjiz l'Akilien, qu'on savait être l'ennemi juré d'Eṣ-Ṣomaïl, fils de Hatim. Il fut le seul des Modharites qui embrassa le parti d'Abd-errahmân, fils de Moawia. En effet, la masse des Arabes connus sous ce nom, étant d'ailleurs bien disposée en faveur de Youçouf, à cause des priviléges que lui accordait son vizir Eṣ-Ṣomaïl, et sachant bien que tous deux partageaient sa haine contre les Kaḥṭaniens, n'éprouva aucun désir de prendre les armes contre eux. Ils dirent à Bedr : « Amène-nous ton maître. » De retour en Afrique, Bedr fit part de leur volonté au fils de Moawia. Mais celui-ci refusa de partir, en disant qu'il ne mettrait pas le pied sur le sol de la Péninsule sans être accompagné de l'un d'entre eux. Sa réponse fut portée par le même émissaire.

C'était pendant le feu de la guerre que se livraient Youçouf, fils d'Abd-errahmân, et Amer el-Âmiri, de la famille des Koreïchites, qui s'était révolté à Saragosse. Une des portes de cette ville, disons-le en passant, doit son nom à ce dernier. Abou-Otmân et son beau-père Abd-Allah, fils de Khaled, se rendirent donc à Cordoue, autant pour s'assurer que l'émir en sortait, que dans la crainte qu'il ne prît l'éveil sur la conspiration qui se tramait autour de lui. Étant venus trouver Es-Ṣomaïl, fils de Hatim, ils lui demandèrent un entretien secret, dans lequel ils lui rappelèrent les bienfaits dont les khalifes Ommiades l'avaient comblé, lui et sa famille. وذكّراه بأيادى بنى أُميّة عنده وعند سلفه. Ils lui apprirent qu'Abd-errahmân, fils de Moawia, tremblant pour sa vie, sans cesse menacée, se tenait caché dans le pays berbère, et qu'il avait sollicité leur protection par un émissaire fidèle. Il t'implore aussi, ajoutèrent-ils, au nom de la reconnaissance que tu dois à sa dynastie. « Eh bien! répondit Es-Ṣomaïl, je m'engage à lui payer ma dette et à lui rendre hommage. Bien plus, nous déciderons l'émir à lui donner sa fille en mariage et à l'associer au trône. Un refus de sa part, c'est la mort. »

Après cette entrevue, les deux chefs conjurés se liguèrent avec les grands seigneurs de Cordoue, qui leur étaient unis par les liens de l'amitié, tels que Youçouf, fils de Bokt et Omeyya, fils de Yezid. Ensuite ils retournèrent vers Es-Ṣomaïl, pour lui communiquer le succès de leurs démarches. Celui-ci

leur dit : « J'ai pensé aux confidences que vous m'avez faites, et je sais fort bien qu'Abd-errahmân descend d'une race d'hommes si puissante que, si l'un d'entre eux venait à pisser sur cette péninsule, nous serions tous submergés, فعلمت انّ عبد الرحمن من نسل قوم لو بال احدهم في هذه الجزيرة لغرقنا في بوله Mais *tout ce que je peux, c'est de souhaiter* que Dieu vous seconde dans la tentative que vous faites en faveur de votre maître. Quant à moi, je jure de garder le secret qui m'a été confié par vous. » Il tint parole.

Loin de se laisser décourager par cette déconvenue, les partisans d'Abd-errahmân emmenèrent Temâm, fils d'Alkama, dont le nom leur parut d'un heureux augure (تمام signifie « achèvement, fin, succès »); puis ils entraînèrent par la persuasion tous les chefs syriens qui avaient embrassé leur cause, et, parmi eux, un habile marin nommé Abou Fouria'. Ce fut lui qu'ils députèrent, avec Bedr et Temâm, à l'illustre rejeton de la race des Ommiades. Lorsque les envoyés eurent traversé le détroit, et qu'ils furent en présence d'Abd-errahmân, le prince dit à Bedr : « Qu'est-ce que ce Temâm et cet Abou Fouria' que tu m'amènes? » — « Temâm, répondit le fidèle affranchi, signifie que notre entreprise réussira, s'il plaît à Dieu, تمام تمّ امرنا. Quant à Abou Fouria, son nom nous fait espérer que nous prendrons l'Espagne de vive force, وابو فُريعة افترعنا البلد إن شاء الله ».

Les conjurés firent voile vers l'Espagne, et allèrent débarquer à Almunecar, للمنكب, où ils rencontrèrent Abou Otmân et Abd-Allah, fils de Khalid, venant au-devant d'Abd-errahmân. Ceux-ci le conduisirent à El-Fenetein, الفنتين, qui était la résidence d'Abd-Allah, et se trouvait sur leur route. De là, il se rendirent à Torrox, طرّش, dans la province d'Elvira, où demeurait Abou Otmân. Les Arabes du district de Riia étaient alors gouvernés par Djedar, fils d'Amrou, de la tribu des Beni-Kaïs, qui est l'ancêtre des Beni-Akil. Les partisans l'ayant instruit de leur complot et de l'arrivée du fils de Moawia, il les engagea à l'amener à la mosquée d'Archidouna, ارجذونة, le jour de la rupture du jeûne, en disant : « vous verrez quelle sera ma conduite! وترون ما يكون منى ». En effet, quand ils furent rassemblés dans le temple, et que le prédicateur fut monté en chaire, Djedar, se levant tout d'un coup, lui dit : « Annonce la déposition de Youçouf, et prononce la khotba au nom d'Abd-errahmân, fils de Moawia, fils de Hicham; car il est notre émir et le fils de notre émir. » Puis, s'adressant au peuple : « Habitants de Riia, quelle est votre opinion? » Ils répondirent : « Notre opinion est la tienne », فقالوا نقول ما تقول.

En conséquence, la khotba fut dite au nom du nouveau souverain d'Occident, et le serment d'investiture suivit la prière. A cette époque, Archidouna était le chef-lieu de la province de Riia.

Djedar emmena l'émir Abd-errahmân dans son palais, où il le reçut avec les honneurs dus à son

rang. La nouvelle de cet événement étaut parvenue aux Beni-Khelíe, affranchis de Yezid, fils d'Abd-el-Malek, qui étaient cantonnés à Takourounna, تاكرنا, ils accoururent, au nombre de quatre cents cavaliers, pour se ranger sous ses ordres. Sans perdre de temps, Abd-errahmân se dirigea en personne vers Sidonia, où il reçut l'ancêtre des Beni-Élias, qui venait à sa rencontre, à la tête d'une troupe nombreuse. Réunis aux Arabes syriens et aux Arabes de la ville, ces hommes formaient déjà un parti puissant, qui se grossit bientôt des contingents amenés de Séville par Abou's-Şebaḥ et Hayat, fils de Mlamis, tous deux chefs des tribus de l'Occident. C'est ainsi que le noble descendant des Ommiades fit, dans les derniers jours du mois de chouwal, son entrée à Séville, où les habitants du Garb (les Algarves), accourus en foule, le saluèrent émir. Sa souveraineté fut reconnue dans toute la partie occidentale de l'Espagne.

Youçouf ne tarda pas à être instruit des progrès de l'ennemi. Vainqueur du rebelle El-Koraïchi l'Amirien, qu'il ramenait captif, il marcha sur Séville et fit halte à Hiṣn Niba, حصن نيبة. De son côté, Abd-errahmân ne fut pas plus tôt informé de ses intentions, qu'il partit pour la ville de Cordoue. On était au mois de mars, et il était impossible de traverser la rivière qui les séparait, à cause de la hauteur des eaux. Youçouf se décida à regagner Cordoue à marches forcées. Quant à son compétiteur, il descendit à Villa-Nova du confluent, قلة نوية

الجعرص, bourg situé dans l'arrondissement de Tocina, طشانة, province de Séville. Les cheïkhs de l'endroit lui dirent : « Un chef sans drapeau, c'est une absurdité ». Or, comme ils voulaient lui prêter le serment de fidélité, on chercha dans l'armée un étendard sur lequel on pût jurer. Les seuls étendards qu'on trouva furent ceux d'Abou'ṣ-Ṣebaḥ, dont nous avons parlé plus haut, et d'Abou Ikrima Dja'far, fils de Yezid, qui fut le patriarche des Beni-Salim fixés à Sidonia. On en prit un, et, pendant que la cérémonie d'investiture s'accomplissait, en présence de Farakd de Saragosse, qui portait alors ses vues avides sur l'Andalousie, et des Benou-Bahr, affranchis et issus de la tribu de Lakhm, Abd-errahmân s'écria : « Quel jour sommes-nous? » — « Jeudi, fête de l'Arafa, répondirent les assistants. » — « Eh bien! dit Abd-errahmân, puisque c'est aujourd'hui la fête de l'Arafa, demain ce sera la fête du grand sacrifice. La bataille que je livrerai au Fihrien sera, je l'espère, la sœur du combat de Merdj-Rahit. »

On sait que l'affaire de Merdj-Rahit avait eu lieu entre Merouân, fils d'El-Hakem, et Dhahhak, fils de Kaïs le Fihrien, général d'Abd-Allah, fils de Zobeïr, un vendredi, jour du grand sacrifice. La victoire étant restée au khalife, le Fihrien perdit la vie sur le champ de bataille, avec soixante et dix mille hommes de la tige de Kaïs et des tribus qui en dépendent. C'est à ce sujet qu'Abd-errahmân, fils d'El-Hakem avait dit :

فــلا أفلحت قيس ولا عزّ ناصرٌ
لها بعد يوم المرج حين إبـذعـرّت .

Puisse la fortune abandonner les Benou-Kaïs! Puissent-ils ne plus se relever de la défaite qu'ils ont essuyée à Merdj-Rahit!

Abd-errahmân, fils de Moawia, prépara ses troupes pour une marche de nuit, afin d'arriver le matin sous les murs de Cordoue. « Si nous laissons, leur dit-il, l'infanterie nous suivre à pied, elle sera bientôt distancée, et dans l'impossibilité de nous rallier. Que chaque cavalier prenne donc un fantassin en croupe. » Aussitôt, donnant lui même l'exemple, il appela un jeune homme que ses yeux rencontrèrent, et lui demanda son nom. « Je m'appelle, dit celui-ci, Sabik, fils de Malek, fils de Yezid. »— « Eh bien! s'écria Abd-errahmân, *en jouant sur les mots*, Sâbik marche à notre tête, Malek dirige-nous, Yezid mets le comble à nos vœux! Donne-moi la main et saute en croupe derrière moi ». Les descendants de ce jeune guerrier habitent actuellement Moron, مُورور; on les désigne sous le nom de Benou-Sabik-er-Redif (رديف signifie : « qui monte en croupe »). A cette famille, qui forme une fraction des Berâness, appartient Abou Merouan es-zarif.

Cependant l'armée s'avançait à la faveur de l'obscurité de la nuit. Dès le matin, elle était à Baeza, بايس, tandis que Youçouf, qui avait pris les devants, entrait au point du jour dans son palais. Le fils de

Moawia, dont les bataillons s'étaient recrutés le matin même, des Arabes d'Elvira et de Jaen, brûlait du désir de l'attaquer; mais le fleuve les séparait. Enfin les deux armées se firent face sur le gué qui se trouve en aval du moulin à eau, الناعورة. Le premier des serviteurs d'Abd-errahmân qui s'élança dans le fleuve, fut A'cim El-E'uriane, ancêtre des Benou-A'cim. Son audace entraîna les autres. En un instant, toutes les troupes, infanterie et cavalerie, traversèrent le courant. Youçouf n'avait plus l'avantage. Après une lutte de quelques heures, il prit la fuite, sans songer seulement à se réfugier dans son palais, où Abd-errahmân entra en vainqueur. Les cuisines de l'émir offrirent à la plupart de ses compagnons un festin abondant.

Sur ces entrefaites, la femme et les deux filles de Youçouf sortirent du harem et vinrent se jeter aux pieds du nouveau maître, en criant : « Ô notre cousin, traitez-nous avec générosité, comme Dieu vous a traité! » Il les tranquillisa et recommanda à l'imâm de les amener dans sa maison. Cet imâm, qui était un des affranchis du Fihrien, a donné son nom à la famille des Benou-Selmân, affranchis des Herraï. Toutefois Abd-errahmân passa la nuit dans le palais, et *c'est dans cette circonstance que* la fille de Youçouf lui offrit, à titre de présent, une jeune esclave nommée Houlal, حُلَل, qui devint la mère du roi Hichâm.

Meïçara et Kahtaba, tous deux de la tribu des Benou-Taï, se séparèrent du cortége de l'émir, et

quittèrent le palais. Après avoir traversé le Guadalquivir, ils se rendirent à Secunda, شقندة, qui était le centre de l'autorité d'Es-Somaïl, fils de Hatim, et pillèrent sa demeure, dans laquelle ils trouvèrent un coffre contenant dix-mille dinars. Debout sur le plateau d'une montagne qui domine Chaboullar, شُبُلار, le ministre de Youçouf était spectateur de cette scène affligeante, il s'écria :

أَلا إِنَّ مالى عنـد طَىٍّ وديـعـة
ولا بدّ يومـًا أَن تُـرَدَّ الـودآئـع

Vous êtes témoins que mes trésors sont en dépôt entre les mains des Benou-Taï. Or, tôt ou tard, il faut que les dépôts soient restitués.

Ce jour-là, Abd-errahmân, fils de Moawia, s'étant rendu à la mosquée, célébra avec le peuple la prière du vendredi, et promit solennellement dans la khotba de veiller au bonheur de ses sujets. Ayant appris que son ennemi s'était retiré dans les murs de Grenade, qu'il avait fortifiée, il alla l'y assiéger et l'obligea à capituler. Cependant le fils de Youçouf était à Mérida, ماردة. A la nouvelle de l'échec de son père, il marcha sur Cordoue, et pénétra jusque dans la demeure royale, en l'absence d'Abd-errahmân. Mais celui-ci, ayant été averti à temps, revint sur ses pas, et le bruit de son approche mit en fuite le téméraire, qui se sauva à Tolède. *Dans le but d'éviter une nouvelle surprise*, il confia le gouvernement du palais

à A'mir, fils d'Ali et patriarche des Beni-Fahd de Rousâfa ou Larusafa, الرصافيين, qui jouissait d'un grand crédit et d'une autorité seigneuriale parmi les Kahtaniens. *Après ces mesures, que dictait la prudence,* il reprit le chemin de Grenade, et c'est alors qu'eurent lieu les événements dont nous avons parlé.

Cependant le Fihrien, manquant à la foi des traités, s'échappa sans bruit de Cordoue pour se rendre à Tolède; mais ses gardes l'y massacrèrent.

Une fois maître absolu de la péninsule, le fils de Moawia nomma Abd-errahmân, fils d'Okba, wali de Narbonne, اربونة, et de tout le territoire environnant jusqu'à Tortose, طرطوشة; en même temps, il désigna pour le commandement de Tolède un des enfants de Saad, fils d'Obada l'Ansarien, qui résidait dans cette ville. Des bruits vinrent à ses oreilles; on lui rapporta qu'au moment de la défaite de Youçouf et de son entrée à l'Alkaçar, Abou's-Sebah avait dit à Tsalaba, fils d'Obeïd : « Veux-tu gagner deux victoires en un jour, هل لك راى فى فتحين فى فتح؟ Maintenant que nous sommes délivrés du Fihrien, débarrassons-nous de ce jeune intrus, et l'Espagne deviendra kahtanienne. » Il chercha à connaître la vérité et obtint des aveux de la bouche de Tsalaba. Un an après ses révélations, Tsalaba succombait dans un guet-apens. Quant à Abou's-Sebah, il a été dit précédemment qu'il occupait un commandement dans l'Ouest.

Peu de temps après, son cousin Abd-el-Ghaffar,

gouverneur de Libla, لبلة, ainsi qu'un de ses autres parents, Amr ben-Tâlout, qui partageait avec Koltoum ben-Yahçob l'administration de Béja, باجة, se sentant révoltés de la conduite d'Abd-errahman, profitèrent de ce qu'il était occupé sur la frontière, et s'avancèrent contre Cordoue. En recevant la nouvelle de ce mouvement. l'émir revint à marches forcées et fit halte à Rousâfa (15), où se trouvaient alors son lieutenant, ainsi que son vizir. Chohaïd sortit du château dont la garde lui avait été confiée, et l'invita à y passer la nuit pour se reposer. Mais il lui répondit : « Ô Chohaïd, quelles douceurs peut offrir une nuit de repos, tant que nous n'aurons pas vaincu l'ennemi qui est devant nous? » Le lendemain, au commencement du jour, il poursuivit sa marche, et atteignit les dissidents dans la vallée d'Amatbiçar, امتبيسر. L'engagement eut lieu à Binnache, بنش, dans un des quartiers de la ville connu sous le nom d'Er-Rekouniin, et que l'on appelle vulgairement Er-Rekakina, الركاكنة.

Le soir venu, Abd-errahmân partit à cheval en compagnie de ses affranchis les plus dévoués, de sa garde particulière et d'un petit corps d'élite. Ayant entendu, chemin faisant, des soldats du camp ennemi qui parlaient en langue berbère (16), il appela les affranchis qu'il comptait parmi les Berbères, tels que les Benou-Kheli'e et les Benou-Wanaçous, et les engagea à faire comprendre à leurs compatriotes que, si les Arabes triomphaient et réussissaient à

renverser son empire naissant, ils seraient tous expulsés jusqu'au dernier. Dès que la nuit eut abaissé son manteau, les émissaires s'approchèrent de leurs nationaux, et leur communiquèrent l'avertissement dans l'idiome du pays. Ceux-ci n'hésitèrent point à promettre d'abandonner les Arabes. Ils tinrent parole le matin même. Ils dirent à leurs alliés que, comme ils ne savaient combattre qu'à cheval, il leur fallait à tous des montures. Les Arabes, sans se douter de la trahison, mirent pied à terre et donnèrent leurs chevaux, qui devinrent les instruments d'une défection fatale à Abd-el-Ghaffar. Ce chef fut complétement battu avec les trente mille hommes qu'il commandait. On montre encore aujourd'hui, derrière la vallée de Manbassar, منبسر (?), le fossé où leurs têtes furent entassées. Abd-errahmân quitta en vainqueur le champ de bataille.

Beaucoup d'autres rebelles firent à Saragosse de l'opposition à son autorité. Le plus redoutable fut Motarif, fils d'El-A'râbi. Du côté de Jaën, un homme qui passait pour descendant d'Ali (sur lui soit la miséricorde de Dieu!) souleva la tribu des Hawara. Mais l'émir, que la victoire suivait partout, les écrasa tous.

Cependant ce n'était pas encore le terme des épreuves qui l'attendaient. Le khalife El-Mansour envoya de Bagdad à El-Ala-ben-Mogaït, le Djozamien, qui était un des fonctionnaires les plus élevés de Béja, dans la partie occidentale de l'Espagne, un émissaire chargé de lui remettre un diplôme d'investiture, avec

le drapeau des Abbassides, en lui disant : « Si tu es en mesure de tenir tête à Abd-errahmân, déclare-lui la guerre; sinon, je t'enverrai des troupes de renfort. » El-Ala prit les armes et fit appel aux hommes de bonne volonté. De nombreux partisans se rangèrent sous ses ordres, et déjà la plus grande partie des populations de l'Andalousie voulaient la déposition du roi. A la nouvelle de ce mouvement, Abd-errahmân sortit de Cordoue, et alla se fortifier dans la citadelle de Carmona, قرمونة, avec ses fidèles affranchis et sa garde particulière. El-Ala vint camper sous les murailles de la citadelle et l'y tint assiégé pendant deux mois environ. Mais comme le blocus se prolongeait au delà de ses espérances, la démoralisation éclata parmi ses soldats; les uns abandonnaient sa cause, les autres étaient décimés par la faim. Abd-errahmân n'avait autour de lui que sept cents braves. Cependant, lorsqu'il remarqua le désordre qui régnait dans l'armée ennemie, تخلخل العسكر, il fit allumer un feu devant la porte de Séville, et ordonna à ses frères d'armes d'y jeter les fourreaux de leurs sabres. Quand cette opération fut terminée, ils mirent tous le fer à la main et firent une sortie des plus vigoureuses. L'action fut vive, et Dieu jeta la terreur dans les rangs des assiégeants, qui prirent la fuite de tous côtés. El-Ala fut trouvé mort sur le champ de bataille. Sa tête, ayant été coupée par l'ordre du vainqueur, fut farcie de sel et de camphre. Un musulman de Cordoue la porta dans un coffre où l'on avait enfermé le diplôme d'inves-

titure et le drapeau des Abbassides. Parti, avec la caravane du pèlerinage annuel, il avait mission de placer ce dépôt à la Mecque. Or il arriva que cette année-là le khalife El-Mansour s'acquittait lui-même du devoir imposé aux vrais croyants, et allait visiter la Caaba. L'émissaire déposa, en effet, le coffre devant la tente royale. Quand on exposa l'objet sous les yeux d'El-Mansour, il laissa échapper ces paroles : « Le malheureux ! c'est pourtant nous qui l'avons voué à la mort ! » Puis il ajouta : « Louange à Dieu, qui a mis la distance d'une mer entre nous et un pareil adversaire (17) ! »

Cet événement fut le dernier qui troubla la tranquillité d'Abd-errahmân jusqu'à sa mort (18).

Au commencement de son arrivée dans la Péninsule, il avait trouvé Moawia-ben-Saleh du Hadramaut, qui était un des jurisconsultes distingués de la Syrie, et l'avait envoyé dans ce pays avec des sommes considérables et la mission de ramener ses deux sœurs germaines. Lorsque le docteur fut en présence des deux princesses, elles lui dirent : « Le voyage que nous propose notre illustre parent n'est pas sans danger. Grâce à Dieu, nous vivons ici en pleine sécurité, sous la haute protection du khalife, et nous nous trouvons assez heureuses de la paix qui nous est accordée. » Après cet entretien, Moawia-ben-Saleh les quitta, et reprit la route de l'Andalousie. A la même époque vint à mourir Yahia-ben-Yezid-et-Todjibi, que le khalife Hichâm-ben-Abd-el-Malek avait institué cadi des Syriens à Cordoue.

Abd-errahmân nomma à sa place Ben-Saleh, qui est devenu la souche des Todjibites, famille de fonctionnaires. Celui-ci conserva son emploi jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ un an avant la mort de Hichâm.

C'est sous le règne d'Abd-errahmân qu'El-Ghâzi-ben-Kaïs introduisit en Espagne le Mouwatta, الموطا, de l'imam Malek, et la lecture du Koran d'après Nâfè-ben-Abi-Noa'im. Le roi avait beaucoup de considération pour lui et lui envoyait fréquemment des cadeaux. Un autre docteur, nommé Abou-Mouça et qui appartenait à la tribu des Hawara, entra vers le même temps dans la Péninsule, où il acquit le premier rang parmi les savants, en raison de ses connaissances profondes en littérature et en théologie. El-Ghazi et Abou-Mouça retournèrent en Orient après l'usurpation d'Abd-errahmân.

Lorsque le cheïkh Abou-Mouça, qui résidait habituellement dans le bourg appelé Fahs-Mourour, فحص مورور (Moron, près de Séville?), venait à Cordoue, aucun professeur, même les Aïça-ben-Dinar, les Yahia-ben-Yahia, les Saïd-ben-Hassan, n'osaient prononcer une décision juridique, tant que durait son séjour dans la capitale. Le fait est attesté par Ibn-Lobaba, qui le tenait d'El-Otbii.

Du temps d'Abd-errahmân florissait en Espagne un poëte célèbre nommé Abou'l-Makhchi. Il écrivit des vers à la louange de Soleïmân, fils du roi. Ce jeune prince crut y voir de allusions injurieuses contre son frère Hichâm. Quoiqu'il eût pour lui de

l'antipathie et de l'éloignement, il prit chaleureusement son parti, et fit crever les yeux au malheureux auteur. Alors celui-ci composa une élégie touchante sur la cécité et se fit conduire devant l'émir, auquel il la récita. Ému jusqu'aux larmes, Abd-errahmân lui donna deux mille dinars, mille pour la perte de chaque œil. Voici le commencement de la kacida :

خضعت أمّ بناتي للعدا
أن قضى الله قضاء فمضا
ورأت اعمى ضريرا انما
مشيه في الارض لمس بالعصا
فاستكانت ثمّ قالت قولة
وهي حرّا بلغت مني المدا
ففؤادي قرح من قولها
ما من الادواء داء كالعمى

La mère de mes filles demeure avilie devant mes ennemis, parce qu'il a plu au ciel de me frapper du sceau de l'infortune!

Elle a vu un pauvre aveugle dont la marche sur cette terre n'est plus qu'un tâtonnement avec le bâton.

Elle s'est humiliée, et le désespoir lui a fait dire : « Hélas! j'éprouve le plus cruel malheur! .... »

Ses paroles ont creusé dans mon cœur un ulcère. Il n'y a pas de souffrance plus douloureuse que la cécité!

El-Hassan, fils de Hani, ayant entendu réciter ces

vers par Abbas, fils de Nacih, s'écria : « Voilà des pensées à la recherche desquelles les plus grands poëtes se sont égarés. »

Lorsque Hichâm monta sur le trône, il se rappela avec douleur le supplice qu'Abou'l-Makhchi avait supporté à cause de lui. L'ayant mandé à la cour, il lui donna, à l'exemple de son père, mille dinars pour la perte de chaque œil. Voici d'autres vers du même poëte :

أُمّ بُنَيّاتِ الضعيفُ حويلُها
تعول امرءًا مثلى وكان يعولها
اذا اذكرت ما حال بينى وبينها
بكَت تستقيل الدهر ما لا يقيلُها

La mère de mes jeunes filles est réduite à la dernière misère : c'est elle maintenant qui nourrit l'homme qui la nourrissait.

Quand elle songe au malheur qui nous a séparés, elle pleure en suppliant le destin, mais le destin demeure inexorable.

ANECDOTES RELATIVES À ARDEBAST.

Un jour que le roi Abd-errahmân était en expédition avec Ardebast, il s'aperçut que toutes les fois que l'on faisait une halte sur les domaines du prince Goth, des présents innombrables étaient déposés par les vassaux dans sa tente. La jalousie qu'il en ressentit devint telle, qu'il ordonna la confiscation de ses terres au profit de la couronne, et le rédui-

sit ainsi à demander asile à ses neveux. A la fin, Ardebast, ne pouvant plus supporter son état de misère, alla à Cordoue, et sollicita, par l'entremise du chambellan Ibn-Bokht, la permission de saluer le roi et de lui faire ses adieux. Lorsqu'il fut introduit dans le palais, le roi, surpris de son extérieur misérable, lui demanda quel était l'objet de sa visite. — « C'est ta déloyauté qui m'amène en ces lieux, lui répondit le Goth; car, en dépit des traités conclus avec tes ancêtres, tu m'as dépossédé de mes domaines, sans que j'aie rien fait qui justifie cet indigne traitement. » — « Et quel est le motif qui te détermine à prendre congé de nous, dit le roi? Tu veux peut-être aller à Rome, رومة? » — « Telle n'est pas mon intention; mais j'ai appris que toi-même tu voulais retourner en Syrie. » — Alors Abd-errahmân s'écria : « Comment puis-je espérer qu'on m'y laisse rentrer, moi qui en ai été expulsé par le glaive? » — « Ton ambition est-elle, reprit Ardebast, de transmettre à ton fils un empire établi sur des bases solides, ou bien tes vœux se bornent-ils à jouir des avantages éphémères de la fortune présente? » — « Non, par Dieu! ce que je veux, c'est un royaume solidement constitué, pour moi et pour ma dynastie. » — « Eh bien alors, change de politique, فغير هذا العمل الاهل فيه! » Après avoir ainsi parlé, Ardebast énuméra tous les actes de tyrannie qui lui étaient reprochés par la population. Cette franchise plut au roi, qui s'en montra reconnaissant. Il octroya au prince Goth, outre le titre de comte, قومس, et une pelisse

d'honneur, vingt de ses fiefs, qui lui furent remis en toute propriété. Ardebast fut le premier comte de l'Espagne musulmane.

Voici un autre fait que rapporte Ibn-Lobaba, d'après les cheïkhs auxquels il l'avait entendu raconter : Ardebast n'avait pas moins de sagesse que d'expérience. Un jour, dix des principaux chefs syriens, parmi lesquels Abou-Otmân, Abd-Allah-ben-Khaled, Abou-Abdah, Youçouf-ben-Bokht et Eṣ-Ṣomaïl-ben-Hâtem, étaient venus lui faire une visite. A peine avaient-ils échangé les compliments d'usage, et pris place sur des siéges rangés autour de son fauteuil, que l'on vit paraître le pieux Meïmoun, ancêtre des Benou-Hazm-el-Beouwabin. A son entrée, Ardebast se leva, le combla de politesse, et le conduisit vers le siége garni d'or et d'argent qu'il venait de quitter. Mais le saint homme, refusant un tel honneur, s'assit à terre. Ardebast l'imita et lui dit : « Quel motif me procure le plaisir de recevoir chez moi un personnage aussi vénérable que toi ? » Meïmoun répondit : « Lorsque nous vînmes dans ce pays, nous ne pensions pas y faire un long séjour ; c'est pourquoi nous n'avons point pris les précautions nécessaires pour y rester. Sur ces entrefaites, éclata en Orient, contre la famille de nos souverains, une révolution qui semble nous ravir à jamais l'espérance de revoir la patrie. Puisque Dieu t'a prodigué ses faveurs, je viens te prier de m'affermer une des terres que tu possèdes, à condition que je te payerai la moitié des revenus. » — « Non, par Dieu, fit le

prince Goth, je ne consentirai jamais à te donner un fief à titre de partage. » En même temps, il appela son intendant et lui dit : « Remets au cheïkh Meïmoun la terre de Madjchar, مَجْشَر, qui s'étend sur les bords de la rivière de Chouch, وادى شوش, avec les esclaves et les bestiaux qui en dépendent; tu lui livreras aussi le château de Jaen. »

Cette résidence s'appelle encore aujourd'hui Ka-la'at Hazm, du nom de son ancien propriétaire. (Il y a dans le texte une lacune de deux ou trois mots.)

Meïmoun se retira en remerciant le généreux seigneur. Aussitôt qu'Ardebast eut repris son siége, Eṣ-Ṣomaïl lui adressa la parole et dit : « Ce qui te rend indigne de porter la couronne de ton père Witiza, c'est que tu laisses tomber tes bienfaits dans la boue. Comment! moi, prince des Arabes d'Andalousie, je viens te voir avec mes amis, qui sont tous également seigneurs des affranchis de la Péninsule, et tu ne nous fais pas seulement l'honneur de nous offrir des chaises, العيدان, tandis que, sous nos yeux, tu vas au-devant de ce mendiant et tu le traites avec la plus grande distinction. » — « Abou Djouchan, répondit le prince chrétien, j'ai entendu dire à des musulmans que tu n'as jamais pu te pénétrer des principes de leur religion; autrement, tu ne me blâmerais pas si amèrement de l'accueil dont j'honore un saint homme. »

Eṣ-Ṣomaïl, il faut le dire en passant, était tellement ignorant, qu'il ne savait ni lire, ni écrire.

« Vous autres, que Dieu a favorisés, continua Ar-

debast, on ne vous fait des présents qu'en raison de votre puissance et de vos richesses, tandis que l'homme auquel j'ai offert le tribut de ma générosité, c'est simplement pour plaire à Dieu que je lui ai fait du bien. Car nous savons que Jésus-Christ disait : « Celui qui a reçu les bienfaits de Dieu doit les « dispenser généreusement à ses semblables, من أكرم الله من عباده وجبت كرامته على جميع خلقه. » Ces paroles réduisirent Eṣ-Ṣomaïl au silence, comme s'il lui avait mis une pierre dans la bouche, كأنما ألقمه حجرا.

Ensuite les assistants dirent à Ardebast : « Laisse-là ce discours; occupe-toi plutôt du motif de notre visite. Nos besoins sont les mêmes que ceux de l'individu qui a reçu une marque si éclatante de ta munificence. » — « Mais vous, repartit le prince goth, vous êtes de grands seigneurs, et ce ne sont pas de médiocres cadeaux qu'il vous faut. » En parlant de cette façon, il leur donna cent fiefs, dix à chacun d'eux. C'est ainsi que les terres de Torrox, d'El-Feneteïn, d'Okbet ez-Zitoun et d'Almodovar échurent en partage, la première à Abd-Allah ben-Khald, et les deux autres à Eṣ-Ṣomaïl ben-Hatem (19).

ANECDOTES RELATIVES À EṢ-ṢOMAÏL.

Un jour que ce général passait près d'une école, il entendit le maître faisant lire aux enfants ce passage du Koran : « Et ces jours de succès et de revers, nous les faisons passer alternativement dans les mains

— « وتلك الايّام نداولها بين النّاس. des hommes, « Dans les mains des Arabes, » reprit Eṣ-Ṣomaïl. — « Dans les mains des hommes, » continua le maître. — « Sont-ce les termes de la révélation? » — « C'est ainsi que le verset est descendu du ciel. » — « Eh bien! alors, s'écria le général, nous serons confondus avec les esclaves et la canaille! »

Une autre fois, ce fier personnage sortait du palais où le roi Abd-errahmân lui avait adressé des reproches sévères. Devant la porte, quelqu'un le vit s'en allant avec sa coiffure en désordre, وقد اعوجّت قلنسوته. « Redresse ton bonnet, » lui dit-il. — « Ah! s'il avait des partisans, fit Eṣ-Ṣomaïl, il serait bientôt redressé!.... »

RÈGNE DE HICHÂM, FILS D'ABD-ERRAHMÂN.

On rapporte que Hichâm, au commencement de son règne, fit venir d'Algesiras un astrologue appelé Eḍ-Ḍhabbi (20), et lui dit : « Il est impossible que tu ne te sois pas préoccupé de ma destinée, en apprenant mon avénement au trône. C'est pourquoi je t'adjure, au nom de Dieu, de m'annoncer le résultat de tes spéculations. » — « Et moi, répliqua l'astrologue, je t'adjure, au nom du Maître des mondes, de me prometttre qu'il ne me sera fait aucun mal. » Le roi donna sa parole. Quelques jours après, *comme il ne le voyait pas reparaître*, il demanda ce qu'il était devenu. On lui répondit que la crainte lui fermait la bouche. Alors il l'envoya chercher, et lui dit : « Cette prédiction que j'exige de toi, mon Dieu! je

n'y fonde pas grande créance; seulement, je tiens à l'entendre. Et, dusses-tu me présager un avenir fâcheux, non-seulement je te garantis la vie sauve, mais je fais serment de te traiter avec autant d'amitié et de munificence que si tu m'annonçais une bonne nouvelle. » Rassuré par ces paroles, l'astrologue dit : « C'est dans six ou sept ans, au plus...... » A ces mots, le roi laissa tomber sa tête sur sa poitrine; puis, relevant les yeux vers Eḍ-Ḍhabbi : « Au moins, que la mort vienne me frapper au moment où je serai prosterné devant Dieu! Ce sera pour moi la suprême félicité. » Le devin reçut en effet une robe d'honneur, et retourna dans son pays, comblé de largesses. Quant au roi de Cordoue, il renonça au monde et se prépara pieusement pour l'autre vie (21).

Un jour qu'il revenait du convoi de Tsalaba-ben-Obeïd, un chien, sorti d'une maison qui avoisinait le cimetière de Koreïch, s'élança sur lui et déchira à belles dents le caban ouaté de Merou, طيلقة محشو مروى, dont il était revêtu. Le roi se contenta d'ordonner au préfet de Cordoue qu'il infligeât une amende d'un *dirhem ṭabl*, درهم طبل, au propriétaire de l'animal, pour avoir gardé un chien dans un endroit où il pouvait faire du mal aux musulmans. Mais à peine fut-il sorti de la demeure du défunt, qu'il leva la punition, en disant : « Nous avons causé à cet homme plus de peine que ne nous en fait la perte du vêtement. »

Hichâm fut un roi débonnaire, juste et simple jusqu'à l'humilité. Il s'exerça à la pratique des vertus

politiques. On le voyait au chevet des malades, et il honorait de sa présence les funérailles de ses sujets. L'*âchour*, ou impôt de la dime, fut aboli sous son gouvernement, et le trésor ne recevait que la *zekât*, ou aumône prescrite par la religion (22). La plus sévère économie présida à l'entretien de sa garde-robe et de ses équipages.

Pendant la seconde année de son règne, Ziad-ben-Abd-errahmân, de la tribu de Lakhm, qui était un des jurisconsultes les plus éclairés de l'Espagne, et qui a transmis son nom à la famille des Beni-Ziad de Cordoue, fit un voyage en Orient. Lorsqu'il fut arrivé dans la capitale de la Syrie, Malek-ben-Ans l'interrogea sur l'administration de Hichâm; et, comme il vantait la conduite pieuse et exemplaire de son souverain, l'imâm laissa échapper ces paroles : « Dieu veuille accorder à notre khalife d'aussi belles vertus (23)! »

• C'est à Hichâm qu'on doit la mosquée de Cordoue et le beau pont qui traverse le Guadalquivir, au milieu de cette ville. Il consacra à la construction de ces deux édifices le cinquième du butin provenant de la conquête de Narbonne, اربونة, par Abd-el-Ouahed, fils de Moghaït (24).

A la mort d'Et-Todjibi-Yahia, fils de Yezid, qui était cadi de Cordoue, le roi Abd-errahmân avait convoqué le conseil d'État pour savoir quel jurisconsulte il nommerait à sa place. Ses deux fils, Soleiman et Hichâm assistaient à la séance; ils déclarèrent qu'ils connaissaient (à Almodavar *ou bien*) dans

l'arrondissement le plus voisin de la capitale, un cheïkh appelé Moçab, fils d'I'mrân le Hamdanien, qui passait pour un modèle de bonté, de vertu et d'équité. Les ministres ayant confirmé cet éloge par leurs suffrages, Abd-errahmân le manda auprès de lui. Quand le cheïkh fut en sa présence, il l'informa du motif pour lequel il l'avait fait appeler; mais il n'obtint de lui qu'un refus. Il eut beau insister, ses prières échouèrent contre la répugnance de Moçab. Le roi de Cordoue était peu endurant, il n'aimait pas à être contrarié. Une pareille résistance souleva en lui un tel mécontentement, qu'on le vit tourmenter l'extrémité de ses moustaches, حتّى جعل يفتل ما اسبل من شاربه, ce qui était chez lui un signe d'exaspération. Heureusement Dieu lui inspira l'idée de la modération. — « Va-t-en, dit-il au vieillard, et que la colère et la malédiction de Dieu retombent sur ceux qui t'ont proposé à mon choix! »

Vers cette époque, Moawia, fils de Sâleh, revenait de la mission qui lui avait été confiée précédemment. Les fonctions de cadi devenues vacantes par la mort d'Et-Todjibi-Yahia, fils de Yezid, lui furent déférées, comme nous l'avons dit plus haut, et il en continua l'exercice jusqu'à sa mort, qui eut lieu au commencement du règne de Hichâm.

Ce prince, à son tour, fit appeler Moçab et lui tint ce langage : « Tu vas entendre de ma bouche des paroles que je t'adresse au nom du Dieu qui est le Dieu unique. Accepte mes propositions, sinon, la colère me fera commettre envers toi une action

capable de ternir la fin d'un règne inauguré par la justice et la clémence. Tu honorais en mon père les qualités du cœur; la Providence a permis que j'eusse envers toi des dispositions non moins généreuses. C'est donc dans l'intérêt de mon peuple que je t'ai accordé la préférence sur des hommes d'un mérite éminent. En un mot, j'ai une telle confiance dans ton équité, que si tu me mettais la scie sur le cou, je te laisserais faire, ولو وضعت الميشار على راسى لم أعترضك. » Après cet entretien, Moçab, se conformant au désir du souverain, accepta l'emploi de cadi. Le hasard voulut que Mohammed, fils de Bechir le Maaferien, qui était natif de Béja, revînt du pèlerinage à cette époque. Moçab lui donna la place de secrétaire du tribunal, qu'il ne quitta que pour lui succéder après sa mort dans la dignité de cadi suprême de Cordoue, pendant le règne d'El-Hakam.

Un jour, Hichâm passant près d'Ibn-Abi-Hind, que Malek avait surnommé le Sage de l'Andalousie, celui-ci se leva et lui fit un salut respectueux. Alors le roi dit d'un air gracieux : « Il faut avouer que Malek t'a gratifié d'un beau vêtement! »

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

(1) Le mot ضيعة di'a répond à l'expression algérienne دوار douar.

(2) سجل sidjil (sigillum) signifie « diplôme, charte, protocole ».

(3) قومس koumis n'est autre chose que le mot latin comes « comte ».

(4) Je dois faire remarquer qu'Ibn-el-Kouthya descendait en ligne directe de ce personnage, ainsi que le prouve la série complète de ses noms, telle que nous l'a donnée Ibn-Khallican. Il s'appelait Abou-Becr-Mohammed-ben-Omar-ben-Abd-el-Aziz-ben-Ibrahim-ben-Aïça-ben-Mozâhim; mais il fut plus connu dans le monde savant par le surnom d'Ibn-el-Kouthya, fils de la Gothe. La princesse chrétienne à laquelle il fait remonter son origine est cette même Sarah qui épousa Aïça-ben-Mozâhim. J'ai donné une biographie abrégée de cet auteur dans le *Journal asiatique*, numéro d'avril-mai 1853, p. 458, et p. 459.

(5) El-Makkari écrit aussi لكّة *lekka*. (Voy. *Analectes sur l'hist. des Arabes d'Espagne*, t. I, p. ١٤٢.)

(6) La ville de Sidonia paraît répondre à l'*Asido* des Romains. (Voir la *Géographie d'Aboulféda*, traduction de M. Reinaud, t. I, p. 236.)

(7) Ibn-el-Kouthya n'est pas le seul qui raconte cette fable grossière.

(8) A part ces deux récits, *les statues et la vision de Tharik*, qui ne sont au fond que des légendes inventées par l'imagination des Arabes, on ne rencontre dans Ibn-el-Kouthya que des faits plausibles. Ce qui semble excuser cet auteur, d'ailleurs si sage, c'est que presque toutes les histoires présentent une origine fabuleuse. L'histoire romaine et l'histoire grecque ne commencent pas autrement.

(9) Ibn Sayd, d'après Alrazy, dit que les sultans de l'Andalousie antérieurs à l'islamisme avaient choisi Merida pour capitale de leur royaume. (Voy. *Géographie d'Aboulféda*, trad. de M. Reinaud, t. I, p. 248.) Ibn-Djian rapporte qu'à l'arrivée de Tarik, la capitale des rois goths était Tolède.

(10) Abd-el-Aziz avait épousé en grande pompe, peut-être par amour, mais plutôt par politique, sa prisonnière Égilone, veuve du roi Rodrigue, laquelle fut surnommée par les Arabes Oum-Aâsim. — Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans En-Noweiri (*Appendice à l'histoire des Berbères*, traduction de M. de Slane, t. I, p. 354) : Abd-el-Aziz fut un homme de bien et de talent. Il épousa la veuve du roi

Roderic, et la traita avec tant d'égards, qu'elle parvint à exercer une haute influence sur son esprit. Elle chercha même à l'amener jusqu'à exiger de ses compagnons qu'ils se prosternassent en se présentant devant lui, selon ce qui se pratiquait envers son premier mari. Bien qu'il lui fit observer qu'une telle cérémonie n'était pas dans les mœurs arabes, elle insista avec tant de persévérance, qu'il fit pratiquer une porte basse dans la salle où il donnait audience, de sorte que ceux qui entraient furent obligés d'incliner la tête. Elle lui dit : « Tu es maintenant au nombre des rois; il ne me reste plus qu'à te « faire une couronne avec l'or et les perles que je possède. » Malgré la répugnance manifestée par Abd-el-Aziz, elle réussit à lui faire porter la couronne. Les musulmans commencèrent alors à soupçonner les intentions de leur chef; il disaient ouvertement qu'il s'était fait chrétien, et, pénétrant enfin le but qu'il avait en faisant pratiquer la porte basse, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent, vers la fin de l'an 97 (août, 716 de J. C.). »

(11) M. de Gayangos prouve que c'est d'une synagogue qu'il est question, à l'aide d'un passage d'Ed-Dhobbi, cité par Borbon, où il est dit expressément qu'Abd-el-Aziz choisit pour résidence une synagogue, فى كنيسة اليهود. Il ajoute : « At the time of the invasion of « Spain by the Arabs, the Jews were no longer allowed to profess « their religion in public; but the building wherein Abd-el-Aziz « dwelt might have been in former times a synagogue, or else have « been converted into one; since the Jews of Spain are known to « have been restored to all their rights and privileges by the conque« ror, in reward for their services at the time of the invasion. (*Hist. of Spain*, t. II, p. 404.) »

(12) Voici quelle fut, selon Noweiri, la cause de cette révolte : « Omar-Ibn-Abd-Allah-el-Moradi, oubliant les principes de la justice, commit de nombreuses illégalités dans la perception de la dîme aumônière, et dans la répartition du butin. Il voulait prélever le quint sur les Berbères, sous prétexte que ce peuple était un butin acquis aux musulmans, chose qu'aucun *âmel* avant lui n'avait osé faire; ce fut seulement sur les populations qui refusèrent d'embrasser l'islamisme que les gouverneurs imposèrent ce tribut. Aussi les Berbères de Tanger se soulevèrent contre lui, en l'an 122 (de J. C. 740). Ce fut la première fois que, dans l'Ifrikia, des troubles éclatèrent au sein

de l'islamisme. (*Hist. des Berbères*, traduction de M. de Slane, t. I, p. 359.)

(13) « Tobna, suivant Édrisi, est la capitale du Zab; c'était une ville bien bâtie, abondante en eaux, entourée de jardins, et riche en coton, en froment et en orge. Elle était entourée d'un mur de terre. La population en était mélangée..... Entre Tobna et Maila, il y a deux journées de marche, et entre Tobna et Bougie six. » (Voir la *Géographie d'Aboulféda*, traduction de M. Reinaud, t. I, p. 192.) — Tobna, l'ancienne *Tubuna*, est une ville située dans la partie orientale du Hodna, à seize lieues est-nord-est de Bou-Sa'ada.

(14) On lit dans la *Géogr. d'Aboulféda*, trad. de M. Reinaud, t. I, p. 262 : « Moussa, fils de Nossayr, quand il fit la conquête de l'Espagne, parvint jusqu'à Narbonne, qui devint alors la place musulmane la plus avancée du côté de l'Orient, comme Lisbonne à l'extrémité occidentale. »

(15) Le mot *rossafa* signifie « chemin pavé ». — Abd-errahmân avait élevé, aux environs de Cordoue, un palais accompagné de jardins, qui communiquait avec la ville par une route pavée. En conséquence, ce palais et le quartier tout entier reçurent le nom de Rossafa. D'après une autre version, le roi de Cordoue avait choisi ce nom en souvenir du Rossafa élevé par son père aux environs de l'Euphrate.... Quoi qu'il en soit, il existe encore aux environs de Valence un village considérable nommé Rusafa. (Voy. *Géogr. d'Aboulféda*, trad. de M. Reinaud, t. I, p. 258.)

(16) M. Reinaud a cité ce passage dans ses *Invasions des Sarrasins en France*.

(17) L'expédition d'El-Ala est racontée en abrégé par El-Makkari, dans un passage qu'il emprunte à Ibn-Khaldoun. (Voy. *Analectes sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright, t. I, p. ٢١٥.)

(18) Abd-errahmân, l'illustre fondateur du khalifat de Cordoue, était originaire de la nation berbère par sa mère, وامّه أمّ ولد بربرية (cf. Makkari, *op. supr. laud.* t. I, p. ٢١٥). Il mourut en 787 après avoir régné trente-trois ans. Il choisit pour successeur Hichâm, le plus jeune de ses fils.

(19) Cette anecdote intéressante est reproduite en entier, et presque mot pour mot, par El-Makkari (*op. supr. laud.* t. I, p. ١٩٩), et attribuée au cheikh Omar-ben-Lobaba.

(20) D'après un passage d'El-Makkari (*op. supr. laud.* t. I, p. ٢١٦, l. 13) qui offre le récit exact, mais en des termes différents, de cette scène singulière, Ed-Dhabbi était le Ptolémée de son temps : وكان فى علم النجوم والمعرفة بالحركات العلوية بطلميوس زمانه حذقا واصابة

(21) Hichâm mourut en 180 de l'hégire, après un règne de sept ans et neuf mois. Il était âgé de quarante ans et quatre mois. (Voir El-Makkari, t. I, p. ٢١٤.)

(22) On lit à ce sujet dans El-Makkari : (*ibid.*) ومن محاسنه انه اخرج المصدّق لاخذ الزكاة على الكتاب والسنّة

(23) El-Makkari ne donne qu'en abrégé l'entretien de Ziad et de l'imam Malek. (*Ibid.* p. ٢١٨.)

(24) Les détails relatifs à ces deux édifices et au Mesdjed se trouvent dans El-Makkari (*ibid.* p. ٢١٤). Voici ce qu'il dit au sujet du Mesdjed :

وفى ايّامه فُتحت اربونة الشهيرة واشترط على المعاهدين من اهل جليقية من صعاب شروطه انتقال عدد من احمال التراب من سور اربونة المفتتحة يحملونها الى باب قصره بقرطبة وبنى منه المجد الذى قدّام باب الجنان وفضلت منه فضلة بقيت مكوّمة

Quant au pont de Cordoue, qui avait été bâti par Es-Sameh le Khaulanien, un des lieutenants d'Omar-ben-Abd-el-Aziz, il ne fit que le réparer, comme le prouve ce passage :

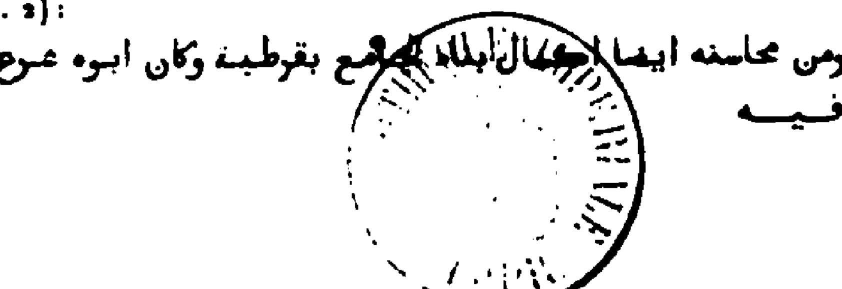
ومن محاسنه انه جدّد القنطرة التى يُضرب بها المثل بقرطبة وكان بناها السمح الخولانى عامل عمر بن عبد العزيز فاحكم هشام بناءها الى الغايه

Ayant entendu dire que le peuple prétendait qu'il n'avait reconstruit ce pont que dans l'intention d'y passer pour aller à la chasse, il jura qu'il n'y mettrait jamais le pied, et tint parole. En effet :

وقال يومًا لاحد وزرائه ما يقول اهل قرطبة فقال يقولون ما
بناها الامير الّا ليمضى عليها الى صيده وقنصه فآلى هشام على
نفسه الّا يسلك عليها فلم يمرّ عليها بعدُ ووفى بما حلف عليه

La célèbre mosquée de Cordoue fut achevée par lui (*ibid.* p. ٢١٨, l. ٢) :

ومن محاسنه ايضا اكمال المسجد الجامع بقرطبة وكان ابوه شرع
فيه



FIN.